

Quoi qu'il en soit, les constructions, commencées d'après un plan gigantesque, (les tours devaient avoir 500 pieds de haut) ne purent marcher que lentement; le chœur était à peine achevé que l'esprit des populations s'était déjà porté ailleurs, et que la vaste nef restait abandonnée, déserte, comme une grève dont le flot se retire. Napoléon, que l'infini tourmentait aussi, et qui se sentait peut-être une affinité secrète avec l'aspiration soudaine arrêtée, avec la grandeur, restée incomplète, de ce majestueux monument, voulut le sauver de la dégradation, et donna des ordres en conséquence. Mais sa volonté demeura sans effet, parce que les artistes français regardèrent ce chef-d'œuvre du moyen âge comme un produit de la barbarie, comme une monstruosité, une aberration de l'art, indigne qu'ils en prissent le moindre souci.

Mais bientôt une réaction devait s'opérer dans les idées. L'imitation du style grec et romain devait tomber dans le discrédit, et l'étude du moyen âge remettre en honneur nos vieilles cathédrales. La foi catholique, qui ne s'était d'ailleurs que peu affaiblie à Cologne, devait se ranimer plus ardente, par suite des différends survenus entre la cour de Rome et l'Etat prussien, ainsi qu'il arrive toujours à la moindre apparence de persécution; et lorsque fut retrouvé, dans un grenier à Darmstadt, le plan primitif de la cathédrale, sur un parchemin de 13 pieds de long, les Colonnais virent dans ce hasard un avertissement providentiel, un signe certain que la génération actuelle était destinée à la tâche de l'achèvement du dôme, et qu'à elle était réservé d'acquitter cette dette de ses ancêtres. Une superstition poétique s'empara de tous les esprits. On se persuada que la dernière pierre posée de l'édifice serait un gage de prospérité et de bénédiction pour le pays. Toutes les imaginations s'enflammèrent, toutes les idées se tournèrent vers ce seul but. Un comité s'organisa. Un homme d'un grand talent, M. Zwirner, fut choisi pour diriger les travaux. Les calculs furent faits; dix ans de tems et sept millions de thalers seront nécessaires.

Un appel a retenti dans toute l'Allemagne; des comités subordonnés à celui de Cologne se sont formés dans un grand nombre de villes; l'émulation a gagné de proche en proche. On a évoqué le sentiment de la nationalité allemande, auquel de longues discussions avaient porté atteinte, mais que notre imprudente jactance et les chances d'une prochaine guerre ont ravivé.

L'église de Cologne ne sera pas seulement un magnifique temple élevé au Seigneur par les fidèles, ce sera encore, dans la pensée des Allemands, une arche d'alliance, la consécration d'un pacte de famille, un monument de l'union des peuples sous la protection céleste, comme, dans les tems anciens, la tour de Babel fut un monument de dispersion sous l'anathème de Dieu. Et pour que vous ne me soupçonniez pas de colorer les choses d'un jour plus poétique que véritable, pour que vous ne doutiez pas de la réalité de ces sentimens, à la fois religieux et patriotiques, il me suffira de vous conter en peu de mots la cérémonie à laquelle j'assistais il y a quelques jours: solennité touchante qui symbolisait, de la manière la plus heureuse, cette fraternité allemande qui renaît, cette unité des esprits et des cœurs, des enthousiasmes et des volontés qui se rétablissent, signe avant-coureur, on peut le prédire, d'une plus formidable unité.

Par une journée d'automne, belle de la beauté grave et douce particulière aux contrées du Rhin, et qui ouvre l'âme à la perception religieuse des choses, arrivait à Cologne un bateau pavoisé. D'aussi loin qu'il avait été aperçu, les canons de la ville l'avaient salué; une population curieuse accourait sur les quais pour le recevoir. En entendant et en voyant ce mouvement inaccoutumé, je pensai que c'était quelque grand personnage, quelque altesse royale ou, pour le moins, sérénissime, et je ne songai pas à sortir de ma chambre, lorsque notre ami N... entra chez moi. "Vous aimez notre vieille cathédrale, me dit-il, eh bien! voici un tribut qui lui arrive. Voici des pierres de construction, tirées des mines de la Souabe, que la ville de Stuttgartard nous envoie; c'est un présent symbolique; c'est un gage précieux de sympathie. Aussi vous voyez quel honneur nous leur rendons. Je viens vous chercher; la remise de ces pierres entre les mains du comité va se faire, et je suis certain qu'il se dira de bonnes et pieuses choses, car nous sommes tous émus et heureux comme des enfans."

Je le suivis. Après avoir traversé à grand-peine la foule agitée et visible-ment intéressée à ce spectacle, nous montâmes à bord. Une excellente musique exécutait des airs nationaux; un chœur de voix d'hommes chanta la célèbre chanson du docteur Arndt: *Wais des deutschen vaterland*? Des discours remarquables par le sentiment et l'expression furent prononcés. Enfin, et c'est là surtout ce à quoi je veux vous rendre attentif, un député de Stuttgartard dit des strophes dont je vous citerai ici quelques-unes, afin que vous jugiez combien le symbole était compris par ces hommes simples, et comme il ressortait pur de la déclamation et de l'hyperbole qu'une chose analogue appellerait inévitablement en France.

"Puissent ces pierres que les flancs de nos montagnes ont portées, puissent ces blocs arrachés à des profondeurs ténébreuses, s'élever bientôt dans l'éther bleu de votre ciel, et resplendir aux rayons du soleil, pour que le pèlerin, venu des rives du Neckar, s'écrie en les voyant de loin: Ce sont nos pierres qui soutiennent les flèches de cette église; c'est notre sang qui coule dans les veines de ce peuple!"

"Ce n'est point une œuvre du souci humain, de la peur ou de la vanité, que nous accomplissons; nous ne bâtissons pas une demeure pour les privilégiés de la fortune; mais un temple ouvert à tous, où les cœurs simples trouveront Dieu."

"C'est une demeure où le pardon divin descendra à la voix du prêtre; où l'homme égaré dans les ténèbres retrouvera la lumière céleste; où la parole du bon pasteur appellera toutes les brebis."

"Ces cœurs allemands vous font ce don; un fleuve allemand le porte jusqu'à vous. Pareils à ces pierres qui vont être indivisiblement et éternellement unies l'une à l'autre, puissent nos esprits et nos cœurs rester inséparables à jamais."

Cette cérémonie si grave et si simple, cette députation venue de loin dans une pensée religieuse et nationale, ce langage symbolique, ces accolades fraternelles, l'art, la religion, la patrie, honorés dans une même solennité, tout cela ne me semblait pas de ce siècle. Je me croyais reporté aux beaux tems de la Grèce. L'idée qui avait inspirée cette fête était profonde, la forme aussi pure et aussi noble que nos coutumes le permettent. Ce qui manquait d'ailleurs de splendeur et de pompe au spectacle, pour être comparé à ce que notre imagination nous représente des fêtes antiques, était plus que racheté par la supériorité de l'idée chrétienne, et par la grandeur du Dieu dont le nom était invoqué.

Je suis étranger à ce pays. Le hasard m'y jette pour un jour; je n'y étais pas hier et je n'y serai pas demain; ma vie n'y a point de racines; je n'y ai pas trouvé de souvenirs; et je n'ai pas le droit d'y semer une espérance; mais telle est la puissance secrète des créations de l'art, quand elles sont consacrées aux sentimens éternels de l'humanité, tel est l'empire qu'exercent sur l'esprit ces grandes manifestations de la pensée, que j'ai ressenti en ce lieu, plus vivement que je ne l'avais peut-être jamais fait, ce que pouvait être l'amour de la patrie; cet amour indéfinissable que bornent des rivières ou des montagnes, souvent une simple ligne conventionnelle, et qui s'attache au sol plus encore qu'au langage et à la race. J'ai senti que je chérissais la terre sur laquelle la vieille cathédrale reposait ses flancs fatigués de gémissemens, le sol qu'avaient creusé ses racines de pierres. J'ai senti qu'ils étaient mes frères, ces hommes inconnus au-dessus desquels elle courbait ses arceaux protecteurs, qu'elles tenait embrassés dans ses larges nefs qui s'élèvent comme l'espérance, et semblent parfois tressaillir d'amour, quand la lumière du ciel s'avance et se retire sous leurs profondeurs sombres, comme la foi qui rayonne et s'obscurcit dans les ténèbres du cœur.

Si, comme il est permis de l'espérer, Cologne atteint le but de ses efforts; si les entrailles de la Germanie s'émouvent; si les croyants s'unissent et redoublent d'ardeur; si ils élèvent cette imposante protestation contre le matérialisme et le scepticisme du siècle, qui pourrait prévoir tout l'effet qu'une pareille œuvre produira sur la génération qui l'aura accomplie, et sur les générations qui naîtront dans son sein? L'église de Cologne, par ses dimensions colossales, mais surtout par la pureté de son style et la simplicité grandiose de son ensemble, sera le premier temple chrétien de l'univers. Saint-Pierre de Rome, dans son immensité, n'est déjà plus le produit d'une foi primitive, le principe divin y est altéré; l'alliage terrestre y est sensible; Saint-Pierre, avec ses magnificences un peu païennes, sa vive lumière et les lignes arrondies de sa coupole empruntée aux Romains. Il semble qu'on y respire de toutes parts l'encens des rois mages, mais l'âme y cherche en vain les parfums de Madeleine. L'église de Cologne achevée sera au contraire le symbole du christianisme resté pur de toute participation aux choses périssables. Et peut-être le peuple, frappé par cette image visible, saisi de respect ou sentant encore si puissant le souffle de cette religion éternelle, y viendra-t-il d'abord comme l'enfant dans l'église de Chartres, étonné par la grandeur du monument, puis charmé par les merveilles que l'art prodigue dans son enceinte; puis enfin peut-être y tombera-t-il à genoux, vaincu, terrassé, comme saint Paul, par l'esprit de Dieu, auquel ce nouvel élan de la foi fera une sainte violence jusque dans les conseils divins.

DANIEL STERN.

CORRESPONDANCE.

INTERVUE DE M. L'ÉDITEUR
DE ST. EUSTACHE. RIVIERE DU CHENE,

du 18 septembre au 2 octobre 1842.

M. L'ÉDITEUR,

C'est le 18 septembre dernier, le dimanche matin, que s'est ouverte dans l'église de St. Eustache, sous les auspices du Rév. P. Martin, Jésuite, la Retraite solennelle, accompagnée des exercices du Jubilé. Ce jour, si longtemps attendu, avait été annoncé la veille par le son joyeux des cloches suivant l'usage, et tous les cœurs religieux en avaient salué l'aurore avec les plus vifs transports d'allégresse. Le zèle de M. le curé avait donné l'impulsion, le village entier sembla rivaliser d'ardeur et d'empressement pour donner à la solennité toute la pompe possible. Organisation du chant et de l'orchestre, décorations de l'église, décorations simples et champêtres, il est vrai, mais où rien n'avait été épargné pour l'occasion et sous le feuillage et les fleurs, s'élevait la nudité des murs du temple nouvellement réparé, et avec elle, le souvenir d'une catastrophe lamentable..... Le chant du *Veni Creator* fut le prélude des saints exercices: puis commença la messe solennelle, accompagnée du chant et de la musique; puis vint le moment où devait monter en chaire le prédi-